

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 1

Artikel: Le mariage de Jean-Pierre : saynète vaudoise en un acte : [1ère partie]
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200790>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

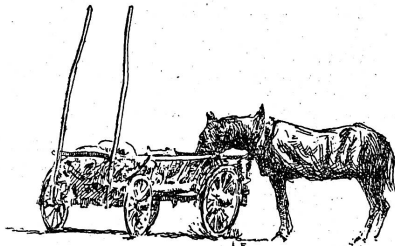
qu'on belion là a z'u trossa lè grelye, là a dza on par d'an et que l'a falliu là tsaplià lè duve piaute. Et tot parà l'è galé de lo vère: adi-asse gué qu'on tinson, subllie qu'on dzé, tsante qu'on tserdegnolet quand bin ne pào pegua corre.

— Mâ, lài desâi on dzo on vilho grindzo, sè pas quemet te pào adi lire dzoiau. avoué l'infrimât que t'a!

— Quaise-tè, que repond Clitotson, né jamé ètâ asse benhirâo qu'ora. Du que n'è pe min de tsambe, n'è pas fautâ de tsâosson, de solâ âo de choqe à botte, et cein cote gros. Dau passâ, l'avé dâi z'eindzalire ein hivé, dâi z'a-gassin âo tsautein, ora pas mē de çosse qu'on fordâi à n'on menistre. Mē choqe m'eintanâ-vant lè z'erpion quand lè tseraire avant dâi melion asse gros que la tita; ora, nâ, pacot, melion, puffa, chet, mou, por mē l'è tot dau mîmo; lài arâi dâi z'èpene que l'âodri tot parâi sein einmailli. Se tràovo onna vouivra, l'è-cliaffo avoué ma tsamba et se on tsin couchive mē bliossi, tē lài fotri 'na ramenaie que Dieu lo bègne. Se ma fenna potteye, i'è de quie la fère quaisi; se on mē baille dâi coque âo dâi z'alogne, lè trosso lo mî dâo mondo. Et lo fu! l'atteso sein mē bourlâ, faut mē vère. Et dein sat âo houit ans, quand mē farâi plliési, i'êtsâoderi mon fornet avoué mē tsambe. Quemet ne saré-io pas dzoiau?

Assebin l'è por cein que vo dio, vo que vo z'âi ti voutrè bon meimbros, se vo ne sède pas vo fère on bocon de dzoulo, vo còzo, quemet à Clitotson, d'avâi lè duve tsambe rotte.

MARC A LOUIS.



Les caïenets de Mme Creblia-Fouma.

Comme d'habitude, le mois de décembre a été mauvais pour la gent porcine. Dans toutes les campagnes et même à la ville, innombrables sont les « boucles de saucisses », les « boutefas », les saucissons en lesquels elle s'est métamorphosée.

Pour « faire boucherie », on réserve, cela s'entend, ses porcs les plus énormes. Et quand on n'a pas de cochon gras? Dame, alors on fait comme cette vieille pingre de mère Creblia-Fouma, on tue ce qu'on a. Ses « bêtions » étaient si efflanqués, que le charcutier ne put s'empêcher de lui dire:

— Une autre fois, mère Creblia-Fouma, faites-leur un nœud à la queue, de peur qu'ils ne s'échappent par les fentes du boiton!

Qui était Colomb? — La maîtresse d'école:

— Laquelle de vous peut me dire qui était Colomb?

La petite Berthe: « Un oiseau ».

— Comment donc, un oiseau!

— Mais oui, puisqu'on dit toujours: l'œuf d'Colomb.

Les patins. — Qu'as-tu donc, mon petit? demande un vieux monsieur à un gamin qui hurle en descendant la rue de Bourg.

— Mon cousin Charles et moi, nous avons acheté une paire de patins chez Francillon, et il... hou... hou... hou!

— Et il ne veut pas te les donner?

— Oui, mais seulement en été... hou... hou!

Le mariage de Jean-Pierre.

SAYNÈTE VAUDOISE EN UN ACTE.

PERSONNAGES: Jean-Pierre, paysan vaudois (60 ans); Tante Rose, paysanne (90 ans); Julie, paysanne (45 ans); Marie, sa fille; Louis, amoureux de Marie. — Jeunes paysans et paysannes.

La tante Rose porte le vieux costume vaudois: corsage décollé en carré, mouchoir de soie en pointe, coiffe. — Louis est en costume d'armailles, bredzon et galotte. — Les autres personnages en vêtements de paysans et paysannes.

La scène représente la cour d'une ferme caudoise, avec porte au fond sur la rue.

SCÈNE I

Au lever du rideau, Marie, assise à droite, épluche des pommes de terre. Elle pleurniche.

JULIE (entrant).

Écoute-voï, Marie, je vais à la cure porter ces légumes et une douzaine d'œufs. Si je ne suis pas revenue dans un moment, tu feras toujours le café en attendant.... Eh, mais, te voilà de nouveau à piornier. Je voudrais pourtant savoir une fois ce que tu as toujours à pleurer, qu'on dirait, pardine, que tu es bien malheureuse.

MARIE.

Hi, hi, hi... Je ne veux pas me marier avec le vieux Jean-Pierre.

JULIE.

Comment? C'est encore pour ça!! Ma pauvre fille, quand veux-tu devenir raisonnable? Je ne sais pas ce que tu as à lui reprocher, à Jean-Pierre. Crois-tu peut-être que tu en trouveras beaucoup... de partis comme celui-là? Un homme aussi riche que ça,.... pour une fille qui n'a pas le sou.

MARIE.

Mais, maman, il a au moins soixante ans, et moi j'en ai vingt.

JULIE.

Mon père, ti possible. La belle affaire! S'il a des années de plus que toi, il a aussi de beaux mille francs de plus. Et puis, enfin, il faut bien que le mari soit le plus vieux.

MARIE.

Mais, maman, je ne l'aime pas.

JULIE.

Tu ne l'aimes pas. Tu ne l'aimes pas. Ça viendra bien. Y a pas besoin de tant s'aimer pour faire bon ménage.... J'ai pourtant fait tout ce que j'ai pu pour bien t'élever,.... et puis, je m'aperçois que tu es comme toutes les autres,.... pas plus d'escient qu'une poule. Qu'est-ce que ça peut bien faire qu'y soit vieux, pourvu qu'il ait du bien? On se marie pas pour son plaisir.... Sais-tu seulement pourquoi on se marie?

MARIE.

Je pense que c'est pour avoir un gentil mari et être heureuse.

JULIE.

Tu me fais enco rire, toi, avec ton gentil mari. D'abord, les maris, vois-tu, c'est tout ma mère m'a fait. Y a de la différence avant; et puis, après, qu'ils soient vieux, qu'ils soient jeunes, c'est bien égal. Pour moi, j'en tournerais pas la main d'en avoir un jeune ou un vieux. Quand on est comme toi, qu'on n'a pas le sou, on se marie pour se mettre à la chotte, et quand on trouve une aussi belle occasion de se réduire, on ne la bède pas. C'est bon pour celles qui ont les pieds au chaud de faire les gourmandes. Crois-tu peut-être que tu veux beaucoup trouver de vieux Jean-Pierre pour te faire une position pareille?

MARIE.

Mais, maman, je ne tiens pas à la richesse, moi.

JULIE.

Écoutez-voï, cette bedoume, les bêtises qu'elle dit. Alors, ça te fait rien d'être une pauvre femme qui doit travailler d'une aube à l'autre, au lieu d'être une grosse paysanne qui a assez de tout à brasser? Pense-voï pourtant ce que tu serais, quand tu marierais le vieux Jean-Pierre. Tu arriverais là dans cette maison qui est pourtant pleine, mais de tout ce qu'on peut émaginer. Du linge!!! Au grand jamais de ma vie, j'en ai vu autant. Je sais ce qu'il y a, j'y ai assez souvent fait la lessive. Il y en a, du trousseau de sa grand-mère, qui est encore tout neuf; il y a un N° 80 de serviettes; mon père, les belles serviettes! Et des draps, et de tout au monde. Et puis, tout du beau linge, fait à la maison, du linge en fil, pas de ce coton bon marché, comme on a à présent, et qui ne vaut pas pipette. Quand je pense que tu serais la maîtresse et que je pourrais des fois aller t'aider à réduire ta lessive et compter tes draps,.... vois-tu, c'est tout ce que je pourrais désirer pour mes vieux jours.

MARIE.

S'il faut vivre rien que pour avoir des armoires pleines de linge qu'on n'emploie pas seulement, ce n'est pas la peine.

JULIE.

Mais c'est pas le tout, le linge. Sais-tu combien il y a de cochons dans sa cheminée?

MARIE.

Mais, maman....

JULIE.

Mon père, ti possible, je sais pas où tu regardes quand tu vas chez les gens. L'autre jour, j'ai compté quinze lards dans sa cheminée. Ma pauvre Marie, tu en pourrais engraisser des beaux cochons et faire des belles toupines. Et les bijoux! Il en a enco hérité de sa tante Judith, qui avait des masses de colliers et de bagues à la mode des autres fois, en or massif, pas de ces bricoles d'à présent. Et les prés, et les vignes, et les créances. Tu en aurais là de l'argent en maniance, au lieu d'être toujours à tirer le diable par la queue.

MARIE.

C'est ça! Je m'en vais me vendre pour quelques vieux bijoux.... D'abord, tout le monde dit qu'il a un caractère impossible.

JULIE.

Les gens ne savent pas ce qu'ils disent. Si tu veux écouter tous les cancanes, tu ne te marieras jamais. C'est comme quand tu roules des têtes de choux en bas un ronnet; autant de têtes, autant d'avis.... D'abord, tu sais, quand je serais sa belle-mère, il faudrait bien qu'il marche droit. Du reste, une jeune femme qui sait s'y prendre peut toujours mener un vieux mari par le bout du nez. Y a toujou moyen de moyenner.

MARIE.

Mais, enfin, on se moquera de moi, si on me voit épouser ce vieux.

JULIE.

Drôlement, qu'on se moquera de toi.... Oui, celles qui voudraient être à ta place. Faut pas te tromper, y en a pas beaucoup qui refuseraient. Quand je pense ce qu'elles bisqueraient, toutes ces femmes, quand tu serais la plus riche du village!

MARIE.

Alors, il me faut me marier pour faire bisquer les gens.

JULIE.

Oh! mon père! Y te faut pas tant faire ta Sophie. Quand tu seras à mon âge, tu

seras comme moi, et comme toutes les autres. Moi, j'ai eu bien de la peine et bien des misères dans ma vie, mais je le dis franchement, mes plus beaux moments, c'est toujours quand j'ai pu faire bisquer les autres. Le dimanche, quand tu iras à l'église, que tu pourras aller te pavaner au premier banc, devant la chaire, avec une robe neuve et un chapeau neuf, et que tu verras les autres femmes avec des robes retournées et des chapeaux retapés, tu me diras si le vieux Jean-Pierre n'était pas bon à prendre. Et la semaine, quand elles iront aux moissons à la rigueur du soleil, ou laver la lessive par tous les temps, pendant que toi tu seras bien tranquille dans ton jardin ou dans ton salon, devant une tasse de café, tu verras si ça fait pas plaisir et si ta pauvre mère n'avait pas raison.

(A suivre.)

PIERRE D'ANTAN.



L'un vaut l'autre. — Entendu dans un banquet d'abbaye, après un discours.

— Ce brave R*** n'est décidément pas orateur.

— Non, c'est vrai, mais il est si bon enfant.

Où conduit la tempérance (fragment d'une conversation).

— Ça fait comme ça, Pierre, que tu n'es pas pou la tempérance ?

— Je n'en suis pas, je n'en suis pas, je veux pas dire... Moi, je suis pou qu'on boive raisonnablement. Et puis, vois-tu, ces tempérants, s'y ne boivent pas, y sont tant plus portés pour les sucreries ; y sont toujou chez les confiseurs.

— Mon té, que veux-tu, y faut bien avoir un défaut.

Un rendu. — On nous écrit : C'était lors d'une des dernières fêtes de chant, qui eut lieu à Moudon.

Un membre de l'Orphéon de Lausanne s'assit, par mégarde, à la cantine, sur un banc dont les clous n'avaient pas été suffisamment enfoncés. Il fit un acroc à son pantalon.

Un ami de Moudon, de même faille, lui prêta un pantalon.

Quelques années après, le Moudonnois, qui était venu habiter Lausanne, se trouva en concurrence avec son ami dans une élection. Ce dernier l'emporta.

— Eh bien, lui dit le vaincu, qui avait pris galement son échec, nous voici quittes. Je t'ai prêté un pantalon ; tu me rends une veste.

Les Abbayes vaudoises. — Histoire des sociétés de tir, par Frédéric Amiguet, capitaine d'infanterie. — Lausanne, imprimerie Constant Pache-Varidel.

Pour arriver un peu tard, l'ouvrage de M. Frédéric Amiguet n'en n'est pas moins un des plus intéressants qui aient paru à la fin de l'année du Centenaire. La place nous manque aujourd'hui pour en parler comme nous le voudrions. Nous aurons l'occasion d'ailleurs de revenir à plus d'une reprise sur cette œuvre, fruit de plusieurs années de recherches, et qui semble avoir été écrite spécialement à l'intention des lecteurs du *Conteur*, c'est-à-dire de ceux qu'intéresse tout ce qui a trait à la vie du peuple vaudois dans le passé.

Les aventures du docteur Faust.

Nous trouvons, dans un journal français, la fantaisie que voici :

Je me rappelle que le docteur FAUST, un vieux chirurgien-major qui soupirait le *Jour et la Nuit* après la *Dame Blanche*, qu'il avait aperçue comme un *Eclair* dans le *Songe d'une Nuit d'été*, après s'être fait raser chez le *Barbier de Séville*, s'en alla conter fleurette à la *Jolie Fille de Perth*, dont il demanda le *Cœur et la Main*. Mais *Rigoletto*, qui veillait sur l'honneur de sa *Mascotte*, s'écria : « Fuis, ma fille, fuis les *Amours du Diable*, car les *Huguenots* ne peuvent épouser une *Juive* ! »

Alors FAUST s'en alla, quand, en traversant le *Pré-aux-Clers*, il aperçut *Mignon*, la *Périschote* et la *Esméralda* qui dansaient devant *Charles VI*, le *Nouveau Seigneur du Village*, qui venait d'épouser *Lucie de Lamermoor*, la *Reine de Chypre*, parée des *Diamants de la Couronne*. En voyant cette union, le *Trouvère* s'écria : « Si j'étais *Roi*, j'aimerais mieux *Gillette de Narbonne* ou la *Grande Duchesse de Gérostein* ! »

FAUST se figure que tout est perdu, quand soudain apparaissent les *Brigands*, les *Mousquetaires de la Reine* et les *Dragons de Villars*, conduits par le *Cid*, monté sur un *Cheval de Bronze* et guidés par la *Fille du Régiment*, la *Fille du Tambour-Major* et la *Fille de Madame Angot*, déguisées en *Dominos noirs*. Ils commencent l'*Enlèvement au Sérail* et s'emparent d'*Aïda*. Plus tard, l'*Africaine* regagne sa *Patrie*, *Jérusalem*, montée sur la *Mule de Pedro*, guidée par le *Postillon de Longjumeau*, et pendant que le *Prophète* annonce à *Miss Helyett* la mort d'*Hérodiade*, *Lohengrin* profite des *Vingt-huit Jours de Clairette* pour reconduire *Martha* dans son *Châlet*. Enfin on célèbre les *Noces de Jeannette* au son des *Cloches de Corneville*, et les jeunes époux s'en vont faire un *Voyage en Chine* pour fêter leur *Premier Jour de Bonheur*.

Plus ou moins ça. — Que cherchez-vous, madame ? demande, l'autre jour, sur la place Bel-Air, un monsieur, à une brave paysanne, qui regardait à droite, à gauche et semblait toute désorientée.

— Faites excuse, monsieur ; vous êtes bien bon ; je voudrais savoir où est l'hospice des enfants maillés ?

La bonne femme cherchait l'hospice orthopédique.

Utile à tout le monde. — La concurrence se faisant de plus en plus sentir, une publicité suivie est indispensable à tout négociant. La réclame dans les journaux reste le moyen le plus efficace d'atteindre ce but. Nous signalons comme un guide sûr et pratique en matière de publicité le *Catalogue-Agenda* publié par l'*Agence de publicité HAASENSTEIN & VOGLER* (33^{me} édition).

Ce nouveau recueil a conservé la distribution et l'arrangement intérieurs des éditions précédentes. Par l'abondance et l'exactitude de ses renseignements, cet ouvrage est au premier rang des publications similaires.

Passe-temps.

La solution de la *charade* de notre numéro du 12 courant est *présentée*. Les réponses justes sont au nombre de 13 : Mme Piccard, boul. Hélys, 12 ; Mme L. Michel, route de Carouge, Genève ; M. Rochat, Grand-Saconnex ; M. J. Pogel, Aubonne ; Mme Alice Bédél, Longirod ; M. E. Duperret, Vuillens-le-Château ; M. Panchaud, St-Sulpice (Vaud) ; M. Arnold Rothen, Les Charbonnières ; M. Chevalier, Epandes ; Mlle Rosa Rubattel, Les Esserts, Eco-teaux ; Mlle Ida Bourgoz, au Bugnon ; Mlle E. Odot, place Pépinet ; M. Eug. Parisod, rue de Bourg, Lausanne.

La prime est échue à M. Arnold Rothen, aux Charbonnières.

Enigme.

Depuis le matin-jusqu'au soir,
Je vais, je viens, je cours sans voir ;
Mon mouvement, lent ou rapide,
Est toujours tel qu'il plaît à celui qui me guide.
Hé ! comment pourrais-je voir clair ?
Je n'ai pas un seul œil et je crains d'être à l'air :
Ma peau très délicate est triplement vêtue,
Et rarement on la voit nue.
Tous les jours on m'enferme en certaine maison
Que l'ouvrier exprès a faite
Pour me servir de retraite,
Qui pourrait se nommer l'ambulance prison.

Les abonnés seuls ont droit au tirage au sort pour la prime.

La consommation du pain en 1803.

Une statistique a établi comme suit la quantité de pain consommée journellement par un ouvrier, chez différentes nations de l'Europe, comparativement :

	Livres.	Onces
<i>En Italie et en Grèce :</i>		
Les Italiens	1	4
Les anciens Romains	1	11
Les Athéniens	3	6

<i>En Angleterre :</i>		
Dans les manufactures et hôpitaux	1	5
Les laboureurs	1	9
Les cotagers ou journaliers travaillant aux fossés	3	7

<i>En France :</i>		
Les domestiques	2	3
Ceux qui mangent du pain frais	2	15
Les paysans	3	1
Un soldat	1	8

(Journal helvétique du 25 février 1803).

Un malin. — Au café de la Vapeur, à Vevey, un jour de marché. Une femme de pêcheur à son mari :

— Comment ! il n'y a pas cinq minutes que nous sommes ici, et tu as déjà bu ton demi !

— C'est ta faute, aussi ; tu sais que je trouve tout meilleur quand tu es avec moi.

La femme, radoucie. — Eh bien, si tu veux encore trois décis, dépêche-toi, parce que le temps presse.

THÉÂTRE. — Le Théâtre ne désemplit pas. En matinée et le soir, les spectateurs se pressent aux spectacles exceptionnels organisés par M. Darcourt. Aujourd'hui, à 2 1/2 heures, *Le Bossu* ; à 8 heures, *l'Enfant du Miracle* et *Divorçons*. Demain, dimanche, à 2 1/2 heures, *Le tour du monde d'un enfant de Paris* ; à 8 heures, *Le courrier de Lyon* et *Les amours de Cléopâtre*.

KURSAAL. — A l'occasion des fêtes de l'An, représentations les 1, 2 et 3 janvier à 2 1/2 et à 8 1/2 heures. Programme entièrement nouveau ; six attractions, entr'autres : la belle *Querida* et son excentrique *little Fich*, imitateur du célèbre comique anglais ; le désopilant ventriloque *Syriaque*, du Casino de Paris, avec ses trois sujets grandeur naturelle ; deux Japonais, deux duettistes et deux clowns musicaux.

L'INCENDIE

bambochade en dialecte genevois,
à lire dans

L'ALMANACH DU CONTEUR VAUDOIS 1904

50 centimes.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.